

zig, et qui engloba les principales villes commerçantes des Pays-Bas, de l'Allemagne et des régions de l'Est, notamment Amsterdam, Brême, Hambourg, Magdebourg, Stettin, Breslau, Königsberg et Riga, fut un véritable État marchand. Elle eut ses diètes ou assemblées générales qui édictèrent des règlements et des décrets (*recès*), ses impôts, son trésor, ses tribunaux, jusqu'à ses armoiries. Elle posséda une diplomatie active, à l'occasion arrogante, conclut des traités de commerce, fit connaître et respecter partout son pavillon. Elle créa dans les pays scandinaves, russes, polonais, flamands, ses comptoirs, véritables forteresses pourvues de garnisons aussi bien que d'entrepôts, peuplées d'associés ou commis (2 à 3.000 par exemple à Bergen), soumis à une discipline de fer et animés d'une sorte de patriotisme mercantile intransigeant. Sa flotte marchande, dont les équipages étaient admirablement entraînés, fut placée sous la protection d'une marine de guerre qui assura la sécurité des convois et qui mena contre la piraterie une lutte sans merci.

La Hanse fut la rude école, où l'Allemagne forma ses marins et ses explorateurs. Elle pacifia les mers septentrionales et y suscita les premiers grands ports. Elle y fit prévaloir une législation commerciale uniforme. Elle essaya d'y unifier les mesures et d'y régulariser les changes. Mais elle eut pour idéal une sorte d'impérialisme économique teuton, égoïste, brutal et grossier, qui foula aux pieds les intérêts et les droits légitimes des nations faibles, qui fit peser sur elles, à Bergen, à Novgorod, à Londres même, une sorte de tyrannie, qui prétendit monopoliser tout le commerce, faire disparaître le négoce national de la Scandinavie, de la Russie et de l'Angleterre, et qui souleva contre lui des haines inexpiables.

Ainsi l'Europe d'Occident, continuant son œuvre antérieure, avait développé ses échanges dans toutes les directions, sur terre comme sur mer, ajouté au commerce de la Méditerranée celui de l'Atlantique et des mers septen-